

m.

FILLE VERTE

2021/2024

"Le livre, comme livre, appartient à l'auteur, mais comme pensée, il appartient - le mot n'est pas trop vaste - au genre humain.

Toutes les intelligences y ont droit.

Si l'un des deux droits, le droit de l'écrivain et le droit de l'esprit humain, devait être sacrifié, ce serait, certes, le droit de l'écrivain, car l'intérêt public est notre préoccupation unique, et tous, je le déclare, doivent passer avant nous."

Victor Hugo

Ce texte est diffusé sous licence libre.

Tu es libre de partager, reproduire, distribuer et communiquer cette œuvre ; de la mixer, de la modifier ou de la vendre.

Selon les conditions suivantes :

Paternité - Quelle que soit l'utilisation que tu en fais, cite tes sources et indique l'œuvre originale et son auteur.

Partage à l'identique - Si tu modifies, transformes ou adaptes cette œuvre, tu n'as le droit de distribuer ta création que sous un contrat identique ou similaire à celui-ci. Il est en de même si tu la vends.

L'auteure

*Oh ! Qui me dira où va ma peine ;
Au grès de quel mauvais vent s'en vont les eaux usées ?
Des landes, des déserts à l'orée des plaines,
Je n'ai jamais cessé de te chercher.*

LA MÉMOIRE EST AMÈRE

J'écris pour moi et pour moi seule l'histoire d'un amour aussi improbable qu'impossible, qui aurait dû couler à pic mais qui s'est arrimé dans mes eaux profondes, pour longtemps.

Pour moi et pour moi seule, l'histoire de cet amour sans tain, sans fenêtre, sans fard, surgi d'un souvenir ancien que je n'ai pas identifié mais qui me parle chaque fois que j'aborde et me pétrifie.

Pour moi et pour moi seule, le souvenir mélancolique d'une émotion surprise entre deux hémisphères, qui a fait son sillon, qui s'est brisée sur des lames mais qui, dans son sillage, a cueilli à nu ma poésie.

Pour moi et pour moi seule, la navigation à vue dans l'air iodé des plages, blondes et mates, où j'ai ensemencé sans prévoir de récolte, où j'ai poussé au creux-même de mon sommeil des tonneaux de danaïdes, où j'ai fini par déposer les armes.

Pour moi et pour moi seule, l'effleurement, la sensation agréable du vertige, l'ivresse de la noyade, la dernière et la première bouffée d'air, au large, de travers, ce picotement.

Je me souviendrais de tout Fille Verte, de la beauté des fjords, de la brume, des bateaux qui ne doivent pas revenir, de ceux qui ne sont jamais partis, et de toi, bien sûr, allant et venant dans ce repère sous mille lieux où dorment tous mes mots.

J'écris pour moi et pour moi seule l'histoire.

FILLE VERTE

Nous perdrons le fil de notre histoire
Dans les méandres des souvenirs.
Je ne reviendrais pas hanter au-delà et déjà,
Dans les lueurs déclinantes du soir,
Je disparaissais sans rien dire.
A pas feutrés quitter la rade et voilà.

Je ne veux pas écoper,
Achoppée au désir de toi,
L'eau de tes replis que je n'aurais pas effleurés.
Je ne veux pas ramer
Ni m'accrocher à la paroi.
Je décline à l'horizon des folies à gober.

Je ne t'attendais pas, Fille Verte,
Dans l'écume de mon désespoir.
Je ne rêvais pas d'accoster au-delà et voilà.
Dans cet antre de moi, secrète,
Où j'ai caché mes mots les plus noirs,
Tu es entrée et tu as m'a vue nue et au-delà.

Je ne veux pas écoper,
Achoppée au désir de toi,
L'eau de tes replis que je n'aurais pas caressés.
Et j'aurais beau ramer
Ou m'accrocher à la paroi,
Je n'aurais dans mes serments que la folie à donner.

Tu sais, je n'aime pas ces hommes
Qui t'ont fait douter de ta beauté
Et qui t'ont rendue au silence cassée et au-delà.
Si je rêve de toi ; en somme,
Si je tremble quand tu es tout près,
C'est que ça fait mille ans que je t'attends et voilà.

Je ne veux pas écoper,
Achoppée au désir de toi,
L'eau de tes replis où je voulais m'égarer.
L'amertume est au vent salé
La trace qui marque mon pas.
Oh que ma quille éclate sur un ver où trébucher !

LE FANTOME JERSEY

Dans l'écho de nos appels résonne un contretemps qui provoque en moi une tristesse sourde.

Il y a ces possibles qui ne demeurent pas à portée et le nécessaire renoncement que je m'ingénie à tuer dans l'œuf.

Lorsque tu peuples mes nuits, je redeviens cet animal aux sens aiguisés qui veut caresser et mordre ; mes mains fouillent ton corps à la recherche du plaisir ; je saisis ton humidité et la happe tandis que tout autour de nous, le monde se rétrécit à la surface de nos peaux nues qui se frottent et s'érodent pour jouir.

Mais au-delà, il y a ce destin de pierre, l'écume, ces mots à arracher de moi, cette âme-vague qui ne cesse de déferler, cet antre où tu peux entrer et demeurer sans jamais pouvoir t'asseoir.

Quand bien même tes mains creusent elles aussi des sillons, quand bien même tu aimes à te perdre sur les terres embaumantes de la Poésie, quand bien même tu as pu saisir toute entière ma nature, je reste sans vis-à-vis, il n'y a personne à la fenêtre, ni dans l'antichambre et mon trémail remonte toujours à vide.

Cela crée une souffrance ténue, presque imperceptible, comme un fil de Cassandre à dérouler sans fin.

Oui, il va falloir que je te déplace, que je te dissolve, que je cesse de m'agripper.

Je connais par cœur la route qui mène à cet endroit stérile où je dépose mes tripes. Tous ces bouts de moi éparpillés, j'ai déjà raconté cela, le trou à creuser puis à reboucher, les odeurs pestilentielles qui peuvent s'en dégager quand même les fleurs cueillies aux lèvres de l'amour en fanant se décomposent.

Il y a là des histoires à dormir debout, des nuits blanches à enlacer noircies aux fumées des rancœurs, une bien-aimée à demi-morte, celle prise dans les roseaux ; il y a des empilements exquis de cadavres, des portes qui claquent, des lits qui s'ouvrent, des craquements, des tohu-bohu de colère, des passantes, des putains et des amours qui n'ont jamais été dépuclées.

Au final, c'est tout un fatras que je trimballe et qui se tient tapi.

Tu y serais bien.

J'avais inventé, pour la folie que je voulais te faire gober, des mots à chuchoter à la jonction de nos épidermes ; j'avais imaginé ton souffle court dans la moiteur suave de notre alcôve, le désordre de ton cul et autant de silences.

J'avais poursuivi nos discussions jusqu'au petit matin et consumé le plaisir de tracer des arabesques à tes côtés.

Las, Fille Verte, dans l'écho de nos appels résonne un contretemps qui provoque en moi une tristesse sourde.

Je couvre ta fuite et te remise au-delà des lendemains chantants.

Maintenant, le vois-tu ?, mon spleen.

LE VIOLON DES VIOLONADES

Il ne suffira pas d'un claquement de doigts pour que tu te métamorphoses.

J'ai trouvé, dans les cavités de mon esprit malade, mille endroits où creuser la terre pour t'y enfouir.

Je sais très bien dans quel panthéon de la mythologie de mes amours perdues je pourrais te sanctifier.

Je tiens fermement dans ma main la bêche qui saurait faire cette brèche, nette, claire comme la lame d'un couteau, et qui saurait trancher dans le vif, comme je l'ai fait et refait tant de fois déjà.

Bien sûr, la cicatrisation n'est pas toujours à la hauteur des espérances. Il y eut des boursouflures, des rejets, des bourgeons, des lieux d'exil qui ne furent d'aucun repos.

Il y eut, j'en ai conscience, des membres coupés qui sont revenus, comme des fantômes, errant à la surface de mes actes manqués et je sais qu'il y a des plaies qui ne demandent qu'à suinter, qui se rebiffent et qui demeurent définitivement rétives à la douceur du souvenir.

Tu sais tout cela toi aussi, Fille Verte.

Tu m'as laissé entrevoir des béances, des dermabrasions traumatiques, des fêlures, des coups de grâce qui ont fait de toi cet être à la force fragile, aux pieds qui ont du mal à s'ancrer dans un sol qui paraît toujours un peu meuble et où tu laisses l'empreinte de pas que désormais je guette.

Oh oui ! Dans l'obscurité, du haut de ma tourelle, je guette, un signe, un éclat, quelque chose qui brille dans la boue du no man's land où tu m'as éconduite ; je guette, aux reflets de ton absence, les aveux d'une attirance fatale où tu serais prête à te perdre, la fin d'un continent hostile, les rivages où cesserait la dérive des sentiments, le contour de ton visage aux abords de mon Aréopage et le son de ta voix dans l'écho du chant de Silène ; je guette, jusqu'au fond de moi, tous les lieux où tu es parvenue, sans chercher pourtant à vaincre, à me faire baisser la garde pour y choyer encore le délice de la reconnaissance.

J'entretiens le feu d'une passion avortée mais qui s'ingénie, malgré tout, à se déployer à la surface de mon monde sensible. Je n'arrive pas à la borner, je m'entête à la nourrir, je diffère, je contourne, contrainte et volontaire à ce déni.

Lorsque je crie ma peine, ma voix se heurte et se brise sur les écueils d'émotions frustrées ; elle se perd et se consume pour réapparaître, éraillée, au creux de ma gorge serrée et je comprends alors que je n'ai pas crié.

Je n'ai pas crié, pas plus que je n'ai murmuré ton nom dans le temple de notre Amour. Je n'ai pas osé arracher la rose à la boutonnière de nos premiers émois, je n'ai pas franchi. Je n'ai fait que boiter.

C'est cela qu'il faudrait en premier lieu que je livre à la charogne : le moment où la réalité se dérobe et où affleure ce pressentiment qui vient tout submerger, ce ravissement qui me tire de la pénombre et dans l'embrasement d'une porte dérobée, les promesses de volupté qui désignent.

Tu n'as rien d'une chimère, tu existes dans l'épaisseur, dans l'épiderme d'une vie qui peut se briser, tu es aussi tangible que la surface arable où nous aurions pu essayer.

Et il ne suffira pas d'un claquement de doigts pour que tu te métamorphoses.

Car à l'aube, j'entends toujours les longs sanglots des violons, je demeure toujours éperdue, et plutôt que de te dissoudre, je continue à te chercher.

DES GOEMONS DE NECROPOLE

Au-dehors, le monde est en train de devenir fou, plus fou que moi quand je disais que ce monde était en train de devenir fou et cela me fait durcir drôlement.

L'impression d'éclipse, le ressac incessant de l'Histoire, les chiens lâchés et tout ce boucan font monter chaque jour ma colère et ma rage et je n'oublie pas que la poésie est une arme chargée de futur.

Il n'empêche que la violence n'est plus contenue et que l'ombre s'avance, à grands pas, à l'heure où je m'épanche, égotiquement, sur l'acuité de ton absence, sur des plaies encore neuves, sur des chagrins d'enfant.

L'ombre s'avance et l'estomac noué, je me confronte à mes propres limites, qu'il faudra repousser, qu'il faudra soustraire à la peur, qu'il faudra repenser et repeser.

Au réajustement incessant de mon engagement, ma solitude trouve encore là mille raisons pour faire écho. Elle résonne et tourmente, elle tournoie et louvoie aux bords de tous les êtres que je côtoie pour m'enjoindre à me replier.

L'Amour est à faire et à défendre et je ne sais pas prier. Je ne sais que montrer les dents, serrer les poings et aller au front. Je ne sais que désobéir, transgresser, quand dans mes reins l'aiguillon de la révolte ne cesse de me tarauder et que je ne sais pas être suffisamment aveugle.

Je te l'ai dit. J'ai eu les yeux exorbités à la découverte du verbe et de sa puissance, j'ai été éblouie.

Mais l'âcreté, cela je ne l'avais pas prévu.

Où es-tu, Fille Verte, dans ce chaos vibrant qui semble tout emporter avec lui ?

Tu disais que tu pouvais monter d'un cran, que tu pourrais redevenir sauvage ; tu disais que tu connaissais la longueur de ta laisse.

Comme ta force manque aujourd'hui, quand dans cette foule compacte qui ne gronde pas à l'unisson, je tâtonne sans trouver ta main !

TE RAMASSER DANS MES RIMES

J'ai été ce poète de sept ans jusqu'alors sans langage et qui comprend, dans un éblouissement fulgurant, que les mots sont une glaise à pétrir, qu'ils ont plusieurs échos et plusieurs dimensions et que parmi toutes celles qui s'ouvrent miraculeusement, il y en a une, à atteindre, qui porte son nom.

Bien sûr, au moment de lever l'ancre, je ne savais pas que j'irai au bout de cette quête et que je n'en reviendrais pas.

Au début même, cela fut comme un jeu, quand l'apprentissage studieux, obstiné, appliqué ne s'était pas encore heurté aux vifs sentiments. Il s'agissait - avant tout - d'essayer de faire jaillir des images, de remonter et de redescendre mes gammes, de rimer et de décaler la césure, d'appréhender les figures de style et de les tordre, d'apprivoiser le mètre et de le redresser, de maîtriser les temps, et cela était déjà assez fastidieux !

Tu m'aurais vu alors, Fille Verte, les yeux exorbités, noircir jusqu'au matin les cahiers d'écolier, aiguisant mes premiers vers sur des tournures de phrases maladroitement tentées d'imiter, tentant de comprendre comment fendre la pierre pour qu'en jaillisse le joyau !

Peut-être alors m'aurais-tu mise en garde, quand toi-même sans doute tu sentais déjà fourmiller, à la base de ta chevelure, cet Irrépressible qui permet à la déraison de s'incarner - extraordinairement - et de rendre compte de la Grâce et de la Beauté.

Car je ne savais pas qu'au moment-même où je découvrais le pouvoir du verbe, je me trouvais de fait liée aux rudiments du Premier Monde, par ses mémoires séculaires, par ce devoir sacré de conserver la langue et tous les mots anciens, pour en dire le merveilleux et la magie, pour en prolonger le Mystère.

Et le défendre avec rage !

Car il n'existe pas de Poésie sans mystique.

Comme il n'existe pas de poète qui ne soit absolument seul pour accomplir la sienne. Et cela effectivement a un prix.

Car il y a plus encore que cela à sacrifier à la Poésie, plus que l'extrême conscience de sa solitude.

Elle exige qu'on lui donne sa peau et tous ses os et pour que sa mélodie vibre, il faut aller au-devant.

Mais dès que l'on pointe son nez dehors, les ennuis commencent. Tout devient bruyant, irrespirable, brutal, en état de putréfaction plus ou moins avancé. La Beauté se glace et s'amertume et provoque des gerçures qui zèbrent pour longtemps.

Il faut alors pouvoir aussi tracer au feutre noir la désespérance, le deuil et le renoncement.

Oui, il y a des matins bruns, des langueurs terrestres, des heures qui ne veulent pas s'égrener alors que le temps passe, quelque chose que la mélancolie a noué à mes viscères et qui rend mon sommeil intranquille, tout ce qui fait que je n'ai jamais cessé de me ronger les ongles.

Agglutiné à cet imbroglio donc, l'Irrépressible.

En vérité, je sais que même si tu t'étais tenue au-dessus du parapet pour m'avertir du danger de la houle, même si tu m'avais tirée par la manche pour m'extirper de la sidération, j'aurais pris la torche pour descendre, j'aurais continué à excaver, j'aurais poursuivi jusqu'à trouver tout mon dicible sans jamais être désaltérée.

Le poète se tient debout comme il peut dans un monde fait pour qu'il vacille. Il n'a rien de l'albatros et les nues ne sont ni les travées où il se réfugie, ni les pistes d'où il a pris son envol.

L'écriture ne soulage de rien, elle fait partie du processus.

Il n'y a pas d'exutoire, pas de décharge publique pour y jeter vite fait ses ordures. Il faut soi-même enfouir. Et on sait ce que cela coûte.

Alors, quand le chant lexical est atteint, que reste-t-il ? Gober la folie, mon Amour, et s'élancer.

Fille Verte, tu me dis que j'ai vu en toi quelque chose qui n'existe pas. Pourtant, tu le sais comme moi, il te faudra fendre la pierre car ce que j'ai vu, ce n'est rien d'autre que ces mots qui attendent que tu les atteignes et qui s'impatientent.

Il y en a en ton sein un joyau.

Quant à moi, tu le vois, il me reste toujours à écrire le destin de nos lèvres closes, ton silence assourdissant, le manque aigu et ma persévérance stupide, alors que tu as sauté dans le premier train et que je n'ai pas eu le temps de faire mes adieux, alors que tu as disparu dans la brume, celle-là même que je devais te lancer comme le plus doux des baisers et qui aujourd'hui semble te protéger de moi.

Alors, dans cette tristesse sourde qui m'enveloppe et que j'entretiens, je fais ce que je suis, je suis ce que je fais.

Obstinément, je te ramène dans mes rimes, je frime sans te faire frissonner, j'agglutine, car il n'existe pas de poète qui ne soit absolument seul.

UN CHAGRIN DE MA SOLITUDE

Le manque de toi s'est répandu partout.

Insidieux, il émerge à fleur de chair quand je scrute tous les horizons d'une ville que tu ne hantes peut-être pas pour voir si le hasard te rendrait à ma réalité qui t'espère.

Il gratte à la surface quand je voudrais simplement que tu sois là, maintenant, et que nous reprenions le fil.

Il remplit les silences du son de ta voix et rode, à couvert, dans le sel de mes conversations.

Il va bien au fond de mes tripes pour les tordre tout d'un coup sans délicatesse, quand il ne me reste plus, pour passer le cap, pour sauver ma peau, qu'à me résoudre et que je n'y arrive pas.

Alors quand je suis seule, je laisse ce manque aller où il veut pour qu'il me raconte, pour qu'il essaie de retrouver cette vie passée où nous avons marché ensemble.

Fille Verte, il y a quelque chose de toi en moi qui ne veut pas mourir, que je ne veux pas tuer et aujourd'hui, si la terre n'est pas encore retournée, c'est que je n'ai pas envie de t'enfourir.

Car cela fait mille ans que je t'attends et voilà.

JE SUIS SÛRE QUE LA VIE EST LÀ

Gober la folie, désertter le rêve,
s'affranchir, sauter le pas ;
viens mon Amour,
viens, ne tarde pas.
Il est temps et j'en crève,
gober la folie. Au-dessus du vide,
suspendus, incandescents,
viens mon Amour,
viens et soit lucide.
J'en crève, il est temps :
gober la folie. Saisir un nerf,
s'éblouir, couper les liens ;
viens mon Amour
que je désespère.
Il est temps, tu sais bien,
gober la folie. Tendre les bras,
s'appesantir, un jour de trêve.
Viens mon Amour,
viens et trouve-moi.
Il est temps, je me lève,
gober la folie. Tenir la chance
par les cheveux, l'attendre-là.
Viens mon Amour,
viens et souviens-toi.
Il est temps, je m'élançe,
gober la folie. Craquer nos os,
blanchir nos âmes, revoir l'aube.
Viens mon Amour,
dégrafe ta robe,
il est temps et bientôt,
gober la folie. Désertter le rêve,
s'affranchir, sauter le pas,
viens mon amour,
viens, ne tarde pas.
Il est temps et j'en crève,
gober la folie.

LEUR CASTAGNETTE FIGURE

Il n'y a pas que le mâle qui se tient tapis dans l'ombre ; le souffle à ton cou n'est pas forcément celui du bourreau ; à minuit les démons n'hantent pas toujours.

Mon Amour est là aussi, aussi patient, aussi épais.

Mon Amour est là, doux, persistant, sans chagrin.

A travers toi, j'apprends encore la détestation de ce sexe érigé comme maître d'un monde où nous attendent des cages et des mises au rebus.

Chaque fois qu'il se croit permis de te violenter, j'ai envie de sortir mes crocs et de le mordre jusqu'au sang.

Tu n'es pas la proie que des dieux chasseraient au crépuscule par tradition.

Ils devraient se méfier car je t'ai vue, Diane diaphane, Artémis au lourd carquois, décocher des flèches à l'ego d'archers sans envergure, visant juste et en un trait, sans que ta main jamais ne tremble.

Ils devraient se méfier car quand ta langue devient fourche, elle pique, elle strie et ne fouraille jamais au hasard.

C'est leur attitude débile qui les fait rester sur le seuil qui t'oblige à claquer la porte.

Ils devraient se méfier de la fragilité des jointures de leurs phalanges et moins fanfaronner.

L'éclat de ton ivoire ne peut plus être éteint par la brutalité et par la force.

Oui, je te sais féroce et je suis affûtée.

Un jour, amazones enragées, nous leur clouons définitivement le bec, par l'évidente beauté des landes que nous parcourons ensemble, sans entrave, par le calme qui règnera dans l'ancre commune où se répondront nos mots, sans contrainte ; par l'agitation fertile de ton imagination et l'épaisseur de ma morve, sans retenue.

Dans l'ombre, à minuit, ton souffle à mon cou.

L'ENTREVOYURE

Que peut-on réellement savoir de ce que projettent les contours de notre épiderme une fois celui-ci mis au monde ?

On s'image maîtrisant nos abords, modelant nos egos, enclins à voir dans le regard de l'autre nos propres destinées, avançant les sensations bestiales, refoulant, provoquant le désir, onduleusement.

On ne se découvre pas toujours au hasard et quand on dégrafe sa carapace, si la peau palpite et affleure, la peur de l'éraflure peut effacer la beauté du vertige d'un trait.

Se frotter, s'agglomérer, se mêler – mais est-ce possible ? – à d'autres écorces, cela en vaut-il encore la chandelle quand, à l'heure des fanaisons, il nous faut compter les écorchures et reboucher ?

A l'évidence, l'armure est sensible et il n'existe ni d'en-dessus, ni d'en-dessous si l'on se dissout à la moindre œillade et si tout fait brèche dès que l'on commence à poser le pied.

La peur de divaguer, de pore en pore, assèche l'ambition de se fondre, de se fendre, de faire écho, de caresser à l'aube les pelures d'un être aimant et aimé.

L'incarnation de la carcasse laisse des traces et des sillons, au plus profond ; et quand le repli sur soi advient comme un sursaut, on emporte toujours, au creux, un peu de cette amertume qui nous pousse à l'imperméabilité.

En vérité, en guise de bouclier, ce sont les cals et les cors, les cicatrices qui nous servent de paravents et voilà, au bout du compte, on est presque'aussi nu que la première fois où nous avons projeté notre épiderme dans ce monde.

MON AME AU CREUX DE TA BLESSURE

Fille Verte, aujourd'hui des langueurs océanes
Ont ramené à moi les parfums de ton cou,
Cet endroit où pour toi tous les désirs se fanent
Et où j'ai retrouvé la saveur et le goût
De revenir dormir dans le creux de mon antre.
Et plus rien en ce lieu ne m'attache à la vie
Que ces mots à polir jaillissant de mon ventre.
Il n'y demeure personne. Il n'y a aucun bruit.

Comment es-tu entrée ? Je ne saurais le dire,
Je ne saurais chercher même cette évidence :
Tu as toujours été. Cela devrait suffire
Pour comprendre l'Amour qui naît à la conscience.
Mais pour venir à nous, il y eut tant d'entraves,
Tant de chairs pétries, flétries, tant de crevasses !
Tant d'eau donnée pour rien dans les moiteurs suaves,
Du moins l'avons-nous cru quand nous perdions nos faces !

Ma petite, ma douce, je vois tes écorchures
Et je vois ces mains sales qui s'attardent et déchirent.
Je sais ce que tu traînes de bleus et de fêlures,
Des brèches que certains ont cru bon de rouvrir.
Je sais que quand tu gueules contre la terre entière,
L'enfant qui est en toi crie encore bien plus fort.
Que veux-tu ? La Beauté porte une muselière
Dans ce monde où n'affleurent que l'ennui et la mort.

Et je voudrais te dire de ne plus avoir peur.
Mes mains n'ont pas de cal. Non, je n'ai rien à voir
Avec ces hommes fous habillés de noirceur
Qui ont brisé en toi l'éclat de ton ivoire.
Ma douce, ma petite, moi je le vois qui brille,
Eclairant de ses feux la nuit où je veillais.
Et qui ne le voit pas ne connaît rien aux Filles
Vertes et ne peut savoir qu'elles ont tout inventé.

Tu compteras mes doigts à l'ombre des caresses
Mais nous pourrons aussi nous mordre et nous griffer
Car les ébats fougueux n'ont de délicatesse
Que celle qui consiste à faire ce qui nous plait.
Nous nous endormirons sans que le bruit du monde
Ne vienne s'immiscer au lit de nos fantasmes,
Ma peau brune couchée à même ta peau blonde,
Heureuses simplement comme avec une femme.

Fille Verte, aujourd'hui des langueurs océanes
Ont ramené à moi les parfums de ton cou.
Et je les ai saisis dans la lumière diaphane
Que reflétait au loin l'éclat de tes bijoux.
Si je ne suis plus seule, si mon antre est ouvert,
Il ne bat toujours pas pourtant aux quatre vents.
Mais il se fait alcôve, écrin pour le mystère
Toujours irrésolu puisque ça fait mille ans.

Ô L'ANGE DES PLAISIRS PERDUS

Soudain au milieu du refuge, quelque chose à craquer.

Le sang s'est mis à battre aux tempes et les mains sont imperceptiblement devenues moites.

Le corps s'est raidi, l'entrebâillure a cédé et un flot de lave est entré par tous les pores de la peau.

Les yeux se sont embués tandis que viscéralement, une mélancolie symbiotique est venue s'arrimer en profondeur.

Un gouffre, sous les pieds, là, une béance, un poids des os qui entraîne au vertige, une envie de crier qui rend gorge.

Dans l'effondrement du monde, la nuit tout à coup s'avance ; à pas lourds se meuvent les regrets alors qu'à l'horizon, perdant la ligne claire, dans un fracas terrible succombe le dernier amour.

DIEUX DE GRANIT, AYEZ PITIÉ !

Au levé du jour, la brume court le long des quais. Tout semble calme et dans l'eau boueuse, on ne voit rien qui tourbillonne.

On surprend la rosée, on guette la brise dans les cheveux qui s'impatientent à flotter dans le vent.

Tu m'as vue, oh ! mon Amour, j'ai pris la voie lactée comme un horizon neuf à deux pas ; oh ! tu m'as vue, mon Amour, j'ai quitté la berge.

A contre-courant, oubliant qu'on ne dérive jamais aussi loin, j'ai pensé pouvoir surnager. Mais tu le sais, à mes pieds, le marbre forge mon destin. Il n'est plus question d'équilibre, il est juste question de quitter le port et de se laisser aller.

Tu l'as suivie, oh mon Amour, la descente en rappel, les doutes en cascade et les roses aux épines aigues qui ont transpercé la cuirasse ; oh tu l'as suivie, mon Amour, l'ombre qui s'étend pour faire barrage.

Où que je navigue, où reprendre l'air ?

Dieux de granit, ayez pitié de cette herbe folle qui ne sait où pousser, sans racine, sans fleur, juste une soif qui ne s'apaise et voilà.

Parlons encore de la beauté des mots, de la possibilité d'accoster, de la tiédeur car j'ai atteint et pourtant plus rien ne m'accroche.

Tu les as vus, oh ! mon Amour, arriver sans délicatesse, tambourinant comme des fous pour aller au-dehors ; oh ! tu as vu, mon Amour, comme ils caracolent !

Dieux de granit, ayez bonté, quand l'écume dissipée la déchirure est toujours nette, au creux et en-dessous et au-dessus et au travers ; ayez bonté, quand la brume se reforme par pudeur par-dessous et par-dessus et au travers pour que la plaie suinte en silence.

IL PLEURE DE MON FIRMAMENT

Il y a cet endroit où la terre s'est amollie, où elle m'appelle par le nom que je t'ai donné et où elle me pousse hors du rêve.

Elle porte à mon souvenir notre histoire, pour la conjuguer au passé, pour qu'elle prenne place et qu'elle fane, pour qu'elle cesse de palpiter, pour qu'elle s'embaume.

J'entends l'écho de ta voix qui me revient enfin, enfin je l'entends ; et je comprends qu'aux confins des fjords, il n'y a là aussi que des îlots de solitude.

J'écume, j'enrage, cela me fait un mal de chien et ma main tremble, plus encore que lorsque tu sais que je tremble, comme mon être intime se mortifie déjà à l'idée de mettre ce premier coup de bêche.

Excaver donc, pour un caveau sans grande pompe, dans le silence opaque d'un amour tenu au secret, qui se dit adieu sans s'être dit « je t'aime », qui n'a ni chair, ni veine, qui ne peut renaître de ses cendres, qui ne pèse pas mais dont je dois me délester.

Oh Fille Verte ! Comme j'aurais aimé que poussent en toi des fleurs, même du Mal, même de braise ; comme j'aurais aimé une étincelle, un vibrato ! Mais tu ne peux forcer le trait. Rien ne s'émeut, rien ne bouge, le vent ne trouve nulle branche autour de laquelle s'enrouler tandis que mon cœur s'emballe et s'essouffle, à vide.

Pour me défaire de toi, de cette chose qui n'existe qu'entre moi et moi et qui s'est propagée, je ne vois rien qui justifie, je vois qu'au contraire tout fait sens et je ne trouve pas la pierre où émousser.

Tu verras à la fin, quand j'aurais tout dissout dans l'en-dessous, je n'aurai plus qu'une peau sans épaisseur posée sur des os friables ; tu verras à la fin, quand j'aurai remisé, je glisserai dans le linceul bien plus que mon Amour abruti hébété.

Car je ne sais où trancher quand chaque mot que j'écris aujourd'hui est là pour te séduire et que dans l'ancre ouvert à tous les vents, tu ne cesses de surgir aux messages codés des métaphores.

Mais dans le creux de mes paumes, le tracé que j'avais ouvert pour nos écarts de conduite, pour ces instants volés à l'évanescence d'un présent que ma mémoire fuit, se fige.

Je dresse encore l'oreille mais non, cela a toujours été ainsi.

Ne le dis pas.

Laisse encore à ce premier craquement la délicatesse que j'ai eu à t'éprouver, au plus profond de mon être, au confluent de mes émotions ; laisse à la vibration le temps de glisser son empreinte.

Voilà.

J'y suis.

LES SOIRS DE FRIME

Depuis que je me suis cassée en deux, j'ai appris à longer les bords.
Seule l'eau sait l'océan, les naguères où j'ai appris à glisser.
Oh ! Rien ne semble bouger, rien ne frémit, tout chuchote.
Alors à quoi je m'arrime ?
Au loin, passé le ressac, on aperçoit un vague horizon.

Patience, patience, patience et longueur de temps...

Je ne cherche pas le goût de l'amertume, ni le vent iodé qui mord.
Seule l'eau sait dissoudre les au revoir qui ont osé naufrager.
Oh ! Rien n'a vraiment changé, imperceptible, ce bruit de porte.
Alors pourquoi je frime ?
Ailleurs, pris dans les baines, les hier touchent le fond.

Patience, patience, patience et longueur de temps...

Sur la plage, les pas s'effacent, l'écume sèche sur nos bouches.
Seul l'océan sait l'infini, les épaves qui sombrent dans le sommeil.
Oh ! Rien ne veut disparaître, tout insiste, tout suppose,
Alors comment je navigue ?
Ici, au creux des marées, c'est tout un monde qui déferle.

Patience, patience, patience et longueur de temps...

J'ai chassé des trésors d'ingéniosité mais l'aigue-marine est farouche.
Seul l'océan sait l'eau, et je sais que la nuit garde ses conseils.
Oh ! Rien ne jette l'encre là, au gré des métamorphoses.
Alors je brise la digue.
Plus loin, à contre courant, une nacre aux reflets de perle.

Patience, patience, patience et longueur de temps...

C'EST FINI LA MER, C'EST FINI

Comme je me suis remise à la recherche de moi-même, je ne voulais n'emporter de toi que cette absolue présence quand nous étions en lien.

Pourtant, le miroir ne faisait pas tout à fait écho et même en en prenant parti, il fut des moments où le corps a pesé plus lourd que son poids.

Quand le besoin se troquait à l'envie, il valait mieux alors glisser lentement dans la pénombre et ne remonter de cette courbure que pour mieux pouvoir t'offrir de nouveau ma plénitude.

Aujourd'hui, je sens que tout cela bascule au regard d'abîmes sans fond où je voudrais que l'on me précipite.

Notre amour de nous de moi, c'est tout à la surface que je le respirais mais en dessous, tout au bord, il y a toujours eu un creux sans bulle d'air où mon être a pu se convaincre de descendre.

C'est à force de brasser de l'air, de compter sans voir le temps qui s'effiloche, sans sentir le sel à nos faces cristallines, que j'ai vu rompre un à un les amarres ; et voilà, tu le sais, l'ivresse de ma barque mène au désert.

Je t'ai aimée, dans la maladresse d'une âme tourmentée, à l'aube, déjà, d'un envol, alors que s'ébruitent les horizons macabres et que les fous aiguisent leur surin car leur soif de sang est revenue.

Rien ne m'attire alors. Tu verras, il me suffira d'un bagage léger, d'un regard fixe sur la ligne de fuite et de quitter la rade sans t'imaginer agitant ta main pour me saluer.

Il y a d'autres vagues, d'autres digues, d'autres sabordages, d'autres mondes liquides où transporter mes os.

Mille ans de plus, mille ans encore... Qui le sait à part moi, dans cet imaginaire où tu m'as tenu compagnie ?

J'y crois dur comme fer au moment d'hisser la voile, à l'instant de prendre le large comme un défi.

C'est fini la mer ? Vraiment ? Alors d'où vient ce roulis qui m'emporte ? Et ce vent qui se lève ne fait-il point remous ?

Ceci n'est pas promesse de marin.

Je me souviendrais de tout, Fille Verte, de la beauté des fjords, de la brume, des bateaux qui ne doivent pas revenir, de ceux qui ne sont jamais partis, et de toi, bien sûr, allant et venant dans ce repère sous mille lieux où dorment tous mes mots.

Un bonheur de plus à accrocher à mon mât et voilà.

*Prends ma main,
marche dans mon pas
et tu verras
que le temps qui passe
se rattrape parfois.*

LA MÉMOIRE ET LA MER

La marée, je l'ai dans le cœur qui me remonte comme un signe
Je meurs de ma petite sœur, de mon enfant et de mon cygne
Un bateau, ça dépend comment on l'arrime au port de justesse
Il pleure de mon firmament des années lumières et j'en laisse
Je suis le fantôme jersey, celui qui vient les soirs de frime
Te lancer la brume en baiser et te ramasser dans ses rimes
Comme le trémail de juillet où luisait le loup solitaire
Celui que je voyais briller
Aux doigts de sable de la terre

Rappelle-toi ce chien de mer que nous libérions sur parole
Et qui gueule dans le désert des goémons de nécropole
Je suis sûr que la vie est là, avec ses poumons de flanelle
Quand il pleure de ces temps-là, le froid tout gris qui nous appelle
Je me souviens des soirs là-bas et des sprints gagnés sur l'écume
Cette bave des chevaux ras, au raz des rocs qui se consomment
Ô l'ange des plaisirs perdus, ô rumeurs d'une autre habitude
Mes désirs, dès lors, ne sont plus
Qu'un chagrin de ma solitude

Et le diable des soirs conquis avec ses pâleurs de rescousse
Et le squale des paradis dans le milieu mouillé de mousse
Reviens fille verte des fjords, reviens violon des violonades
Dans le port fanfarent les cors, pour le retour des camarades
Ô parfum rare des salants, dans le poivre feu des gerçures
Quand j'allais, géométrisant, mon âme au creux de ta blessure
Dans le désordre de ton cul, poissé dans des draps d'aube fine
Je voyais un vitrail de plus
Et toi fille verte, mon spleen

Les coquillages figurant sous les sunlights, cassés, liquides
Jouent de la castagnette tant qu'on dirait l'Espagne livide
Dieux de granit, ayez pitié de leur vocation de parure
Quand le couteau vient s'immiscer dans leur castagnette figure
Et je voyais ce qu'on pressent quand on pressent l'entrevoiture
Entre les persiennes du sang et que les globules figurent
Une mathématique bleue, dans cette mer jamais étale
D'où me remonte peu à peu
Cette mémoire des étoiles

Cette rumeur qui vient de là, sous l'arc copain où je m'aveugle
Ces mains qui me font du fla-fla, ces mains ruminantes qui meuglent
Cette rumeur me suit longtemps comme un mendiant sous l'anathème
Comme l'ombre qui perd son temps à dessiner mon théorème

Et sous mon maquillage roux s'en vient battre comme une porte
Cette rumeur qui va debout, dans la rue, aux musiques mortes
C'est fini, la mer, c'est fini, sur la plage, le sable bête
Comme des moutons d'infini
Quand la mer bergère m'appelle

Léo Ferré - 1970